



Réseau d'Aide aux Toxicomanes

ACTE DU COLLOQUE

***ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS
DROGUES, RELIGIONS, MONDES VIRTUELS***

**MANIPULATION DU DÉSIR
ADDICTIONS ET LIBÉRALISME**

PATRICK PHARO

Le capitalisme est-il addictif ?

JANVIER 2019

Patrick Pharo

Le capitalisme est-il addictif ?

Janvier 2019

LE COLLOQUE

Le thème de cette 8^e édition sera Manipulation du désir, Addictions et libéralisme, et traitera avant tout de l'échappatoire dans la consommation effrénée que nous fait miroiter le monde capitaliste libéral, qui se révèle in fine le plus vicieux des enfermements.

Il s'agit au final d'un enfermement volontaire, voire pour d'aucuns d'une servitude.

Nous explorerons les transformations ou les émergences de nouveaux enfermements. En son coeur, l'impact de la logique de marché qui s'insère dans les recoins les plus intimes de nos propres convictions et travestit ou manipule nos choix de vie mais aussi nos choix religieux ou philosophiques.

Afin de quitter une fois pour toutes cette idée que l'addiction est une maladie qui se contracterait dans une enfance mal gérée ou qui ne s'installerait que dans un psychisme (pré)défaillant, nous tenterons de comprendre par quels rouages les consommations en tous genres transforment notre regard, manipulent nos comportements et contaminent nos affects.

PATRICK PHARO est un philosophe et sociologue français.

Directeur de recherche honoraire au Centre national de recherche scientifique (CNRS)

Ancien Directeur du Centre de recherche Sens Éthique Société (CERSES)

INTRODUCTION

Les addictologues ont pointé depuis longtemps le caractère addictogène des sociétés libérales avec, d'un côté, une course à la performance qui incite les sujets à essayer de se surpasser dans leur travail et, de l'autre, une culture des plaisirs et des intensités qui les poussent à consommer de plus en plus sur les marchés.

Mais ce contexte n'est pas seulement une incitation à consommer des drogues stimulantes, sédatives ou euphorisantes. Il a peut-être en lui-même un caractère addictif car, en jouant avec insistance sur les dispositifs individuels de la récompense, il crée des symptômes diffus de craving, de manque, d'usage compulsif, de perte de contrôle, de tolérance, de sevrage et de poursuite d'usages malgré leurs conséquences négatives.

Si c'est bien le cas, on doit s'interroger sur les moyens d'un rétablissement (recovery) collectif de la même façon qu'on s'interroge sur ceux d'un rétablissement individuel.

Patrick Pharo

LE CAPITALISME EST-IL ADDICTIF ?

Je suis toujours embarrassé quand je dois intervenir dans un réseau d'aide aux toxicomanes parce que je ne suis pas moi-même un praticien de l'intervention. Je vais quand même présenter mon travail sur l'addiction en commençant par le problème des drogues proprement dites tel que je l'ai compris dans les enquêtes que j'ai pu mener.

Ensuite je vais présenter des hypothèses de sociologie sur la dérive addictive du capitalisme : c'est l'objet de mon dernier livre : ***Le capitalisme addictif*** (PUF, 2018).

Et puis je terminerai par un éclaircissement conceptuel sur la distinction entre addiction individuelle et addiction collective, plus quelques autres petites remarques.

1. Le problème des drogues proprement dit.

Je ne suis pas un sociologue des drogues au sens classique d'un spécialiste qui étudie les déterminants psychosociaux de la toxicomanie. J'ai une formation de philosophe en phénoménologie et en philosophie morale et aussi une formation de sociologue de terrain avec une longue pratique d'enquête en milieu ouvrier, dans le monde agricole, les mouvements d'extrême gauche. J'ai aussi réalisé beaucoup d'enquêtes de marché avant d'être au CNRS, et des enquêtes sur les qualifications professionnelles.

Ensuite j'ai fait tout mon parcours au CNRS dans un laboratoire de sociologie de l'éthique qui étudiait la dimension morale des faits sociaux dans différents secteurs de la société.

Ce qui m'a amené aux questions de drogue et d'addiction, c'est une sociologie des raisons de l'action qu'on étudiait dans ce laboratoire, de préférence aux déterminismes sous-jacents expliquant mécaniquement les pratiques sociales. C'est en travaillant sur les raisons et les motifs de l'action que je me suis intéressé à la question du plaisir, entre autres parce qu'elle marque les limites du contrôle rationnel des pratiques humaines. Le plaisir a en effet un aspect irrésistible qui va au-delà du contrôle rationnel de l'action. On a dans la tradition philosophique des outils pour penser cette question, en particulier un modèle aristotélicien qui a été beaucoup utilisé par les philosophes contemporains de l'addiction, celui de l'*akrasia*, que l'on traduit par faiblesse de la volonté, incontinence. En gros, la situation d'*akrasia* correspond au fait de penser qu'il vaut mieux faire A que B mais, malgré cela, de faire B plutôt que A. Un exemple caractéristique : la tablette de chocolat. On pense qu'il vaut mieux en manger un seul carré, mais on va manger la tablette entière. On a aussi chez Aristote un autre modèle, un peu moins célèbre, qui est celui de l'*akolasia*, que l'on peut traduire en français par dérèglement – *self-indulgence* en anglais. L'*akolasia* renvoie aussi à la question du plaisir, mais elle consiste à transgresser les hiérarchies habituelles du bien et du mal. Ce que l'on juge soi-même le meilleur est ce qui est considéré habituellement comme le moins bon. Mais on le choisit quand même. On peut appliquer ce modèle au problème de l'addiction lorsqu'on donne la priorité à la recherche de la jouissance, ou au moins du soulagement, quoi qu'il en soit du meilleur jugement habituel.

Mon autre intérêt initial de recherche était la question de la compréhension pratique au travers des sciences cognitives et de l'intelligence artificielle, dans lesquelles je m'étais beaucoup investi. Est-ce qu'on comprend par des raisonnements généraux ou de façon plus intuitive, plus affective, par des modules neuronaux qui se déclenchent suivant les situations ? C'est probablement les deux mais c'est un débat complexe et à vrai dire un peu décourageant. Il y a beaucoup de travaux empiriques, mais aussi beaucoup de subtilités et de spéculations.

J'en étais là de mes réflexions lorsque j'ai découvert les neurosciences de l'addiction dans des revues spécialisées. D'un côté, les neurosciences de l'addiction confirmaient mes hypothèses sur le caractère hyperbolique du plaisir, qu'on peut définir par le fait qu'on en veut toujours plus – selon un principe du plaisir qui est tout simplement : « *ENCORE !* », du moins tant qu'on n'est pas rassasié, c'est-à-dire tant qu'il y a du plaisir, ou au moins du soulagement. De l'autre, les neurosciences de l'addiction offraient un cadre empirique assez bien circonscrit à l'utilisation des sciences cognitives en sciences sociales, permettant de laisser de côté un certain nombre de débats philosophiques compliqués.

Vous connaissez peut-être l'histoire des recherches de neurosciences sur l'addiction à partir d'expériences sur les rats menées dans les années 50 et redécouvertes beaucoup plus tard. On étudiait alors les centres cérébraux de la vigilance et on a découvert par hasard les centres du plaisir, car on avait mal placé les électrodes : au lieu de fuir les chocs électriques, comme le prévoyait l'hypothèse sur la vigilance, les animaux les recherchaient au point de devenir accros, et même d'en mourir en cessant de s'alimenter.

Dans les années suivantes, on a élargi ces études à d'autres animaux puis aux êtres humains. Et on est arrivé à cette idée que l'addiction repose sur des modifications pathologiques des mécanismes neurochimiques du plaisir. On observe en effet chez les personnes dépendantes des changements durables dans les arrangements neurochimiques du cerveau, en particulier le circuit dopaminergique de la récompense, qui est concerné par l'attention et la motivation pratique, mais qui est également stimulé et éventuellement modifié par toutes les substances et pratiques psycho-actives et génératrices de plaisir.

Ce n'est certes pas là une explication suffisante de l'addiction, surtout quand on prend les choses produit par produit. On sait en effet que chaque addiction particulière implique beaucoup d'autres neurotransmetteurs comme par exemple la noradrénaline associée à la vigilance et au

désir, la sérotonine associée à la protection vis-à-vis de l'extérieur..., et d'autres mécanismes encore, comme la diminution de la production naturelle d'endorphine, la modification de la plasticité synaptique et des mécanismes épigénétiques, sans parler des dispositions individuelles, génétiques et sociales, qui sont déterminantes.

Mais pour le philosophe et sociologue que je suis, ces travaux apportaient une sorte d'évidence qu'il existe bien un support neurochimique du plaisir et de l'addiction, en faisant ressortir des phénomènes sur lesquels on n'avait jusque-là qu'une connaissance clinique ou phénoménologique. Jusqu'à la fin du XX^e siècle, les philosophes associaient le plaisir à la sensualité sans tenir compte des bases neurocognitives de la recherche du plaisir. Or ces recherches montrent que le plaisir ne joue pas uniquement sur les données des sens, mais d'abord sur le cerveau – donc sur l'esprit si on pense qu'il y a un lien entre les deux. D'autre part, alors que jusque-là les sciences sociales s'intéressaient surtout aux origines familiales et sociales de la toxicomanie, ces recherches mettaient l'accent sur des *habitus de vie personnelle*, qui peuvent conduire n'importe qui à une addiction, c'est-à-dire à une dépendance sévère.

C'est avec ce cadre théorique en tête que j'ai commencé mes recherches de terrain, en déposant des projets à la Mission de lutte contre la toxicomanie (MILDT) au début des années 2000. J'ai alors fait des enquêtes à Paris et à New York sur l'entrée et la sortie dans un processus addictif, auprès d'intervenants institutionnels, de chercheurs en neurosciences, et puis surtout auprès d'usagers choisis sur les critères suivants : ils devaient avoir connu une dépendance sévère à l'héroïne, au crack ou à l'alcool, et avoir essayé d'en sortir depuis au moins un an. Mes enquêtes étaient très classiques : je demandais aux gens de raconter comment ils étaient entrés dans ce parcours et comment ils avaient essayé d'en sortir. Et je leur posais en plus des questions sur les politiques de la drogue. Mais la méthode que j'utilisais est celle de la sociologie morale qui consiste à recueillir et analyser des réflexions issues de sujets réels ou de personnages littéraires ou cinématographiques (aujourd'hui, je fais beaucoup moins d'enquête et je regarde beaucoup plus de films),

sur une question qui les concerne personnellement et existentiellement au plus haut point.

La sociologie morale ne porte pas sur les valeurs en général, mais seulement sur celles qui nous concernent et nous impliquent personnellement, existentiellement. J'ai rendu compte de ces enquêtes sur les drogues proprement dites dans l'ouvrage du Cerf (2011) *Philosophie pratique de la drogue* et deux autres livres : l'un publié ici par les presses de l'ULB, « *Plaisir et dépendance dans les sociétés marchande* » (2012) qui porte plutôt plutôt sur les addictions sans substance, et un autre « *La dépendance amoureuse* » (PUF, 2015) sur les aspects addictifs des passions amoureuses.

Mes enquêtes ne sont pas très différentes d'autres enquêtes, mais les conclusions que j'en tire font ressortir une sorte d'itinéraire typique : c'est d'abord la tentation du plaisir et de la fête ou éventuellement de la transgression ; puis le caractère volontaire de la consommation initiale – « *On n'était pas obligé d'en prendre avant de sortir de table* », m'a expliqué un usager, « *si on le fait c'est qu'on décide de le faire* » –, mais aussi le caractère accidentel de l'installation dans la dépendance. On choisit la drogue, mais pas la dépendance. Vient ensuite la bataille de longue durée pour le contrôle, qui marche pour certains, mais pas pour tous – par exemple si on arrive à ne boire qu'un ou deux verres de vin par jour, fumer quelques joints de temps en temps, voire prendre autre chose occasionnellement. C'est une dépendance, mais pas très envahissante. Les choses se gâtent lorsqu'on tombe dans l'itinéraire moral typique de la dépendance sévère, avec le sentiment à un moment donné d'être de plus en plus dépassé et de se mettre en danger, ainsi que ses proches. Un usager d'héroïne, qui l'avait beaucoup aimée, décédé aujourd'hui, me disait par exemple : « *La drogue est bonne mais elle est mortelle* ».

Après cela, c'est la décision d'arrêter, souvent suite à un événement personnel dramatique ; et puis, en cas de sevrage réussi, la lutte permanente contre la rechute.

Présentation d'un extrait de film « La fête est finie » de Marie-Garel-Weiss (2017) qui montre une réunion de Narcotiques Anonymes où les participants annoncent leurs durées d'abstinence.

Marie Garel-Weiss a vécu elle-même une expérience d'addiction et a fréquenté le centre Apte à Bucy-le-long, dont la particularité est d'utiliser les méthodes des Narcotiques et Alcooliques Anonymes.

J'ai montré cet extrait parce qu'il correspond à ma propre expérience d'enquête. Il présente des situations qui existent en réalité, aussi bien à Paris qu'à New York, où j'ai assisté à des réunions de NA avec une centaine de personnes dans les quartiers nord de Manhattan. C'étaient des fêtes extraordinaires, on amenait des gâteaux pour fêter les anniversaires de sobriété, etc.. La réunion du film, c'est du cinéma, mais elle correspond à une vérité pratique. Dans ce genre de réunion, on ne peut pas tricher, en tout cas je l'ai vécu comme ça.

J'ai aussi montré cet extrait parce qu'il présente une sorte de prototype de l'addiction, qu'il faut garder en tête lorsque l'on s'intéresse à d'autres aspects du phénomène, ce qui est mon cas. En philosophie on a ce qu'on appelle la définition ostensive qui consiste à montrer ce qu'on veut définir. Si on pose la question : qu'est-ce que c'est que l'addiction ? on montre « ça », c'est-à-dire une situation. À mon avis, l'addiction c'est-à-dire la dépendance sévère à une drogue, c'est *ça* qui est montré dans la scène du film.

Aux États-Unis, la méthode des Narcotiques ou Alcooliques Anonymes est considérée comme le principal outil thérapeutique. Mais on sait qu'elle n'est pas bonne pour tout le monde, pour différentes raisons : son aspect spirituel (plus que religieux) – il existe d'ailleurs des alternatives agnostiques comme *Vie Libre* en France –, mais surtout parce qu'il y a une exigence de sevrage impraticable pour beaucoup de gens – certains prennent par exemple des antidépresseurs. La seule chose dont on n'est pas obligé de se sevrer à NA, c'est le tabac, parce que ça paraît impossible. Mais la méthode a l'intérêt de proposer une voie communautaire de rétablissement. C'est la communauté de situation qui crée les conditions

de l'auto support. C'est parce que l'autre raconte exactement ce que vous avez vous-même vécu que vous pouvez trouver le soutien des autres dans votre effort de rétablissement.

Ce qui ressort finalement de ce travail par rapport à des enquêtes de sociologie plus classiques, c'est la réflexion éthique des usagers sur leur propre parcours suite à une longue expérience thérapeutique de retour sur soi et sur la société pour essayer de comprendre comment les choses ont mal tourné pour eux. Et c'est aussi un sentiment d'injustice à propos de la stigmatisation des drogués : l'hypocrisie d'abord, puisque toutes les drogues ne sont pas interdites. D'autre part la société ne cesse de stimuler des désirs qui peuvent conduire à des consommations excessives et donc à des addictions. De plus, le mal causé par les drogués n'est pas sur les autres, mais sur eux-mêmes. Enfin, les drogués sont des gens comme les autres, c'est simplement leurs arrangements neurologiques qui ont été affectés par les drogues.

La conclusion que j'ai tirée de ces enquêtes, c'est que les dispositifs qui conduisent à l'addiction sont communs à tout le monde, et c'est sur cette base que j'essaie aujourd'hui de reconsidérer le fonctionnement de la société.

2. Les tendances addictives de la société

Je vais d'abord dire ce que j'entends par capitalisme addictif, puis essayer d'expliquer comment on en est arrivé là.

Des addictologues (Jean-Pierre Couteron en particulier) parlent depuis longtemps de « société addictogène » pour désigner la course à la performance qui pousse à essayer de se surpasser dans le travail, et la culture des plaisirs et des intensités qui favorisent toutes les consommations psycho-actives.

De fait, si les phénomènes d'addiction existent dans toutes les sociétés, par

exemple le khat dans la corne de l'Afrique ou l'opium et l'alcool dans la classe ouvrière au XIXe siècle, ils ont pris dans les sociétés contemporaines un caractère massif et multiforme qu'on ne trouve pas dans des sociétés plus anciennes.

Une première explication tient à l'ouverture des frontières, à l'extension des marchés et à l'invention pharmacologique au cours du XXe siècle, qui ont exposé mécaniquement de plus en plus de sujets au risque d'addiction. On sait qu'on est très inégaux face aux drogues et aux addictions, il y a des gens plus fragiles que d'autres. Or, si vous avez plus de gens exposés, vous aurez mécaniquement plus de gens qui auront un problème.

Une autre explication, sans doute la plus importante, tient au renouvellement incessant des offres de toute sorte qui a créé un contexte très favorable à la multiplication des addictions aux drogues, mais aussi aux jeux d'argent, aux achats, au travail, au sport, à la nourriture, au sexe, aux jeux vidéo, qui sont reconnus comme des addictions par l'OMS (mais pas par l'Association américaine de psychiatrie), et plus largement aux écrans qui ont colonisé les rapports que les êtres humains entretiennent entre eux.

Extrait : « Are you lost in the world like me ? » clip de Moby disponible sur Youtube

Cet extrait montrant un petit personnage écrasé par une foule de gens obnubilés par leurs smartphones, qui vont finir par s'écraser dans un précipice, donne le ton général de mon propos.

L'hypothèse du capitalisme addictif est une extension de l'observation sur la société addictogène. L'idée est que l'évolution dite néolibérale du capitalisme correspondrait à une dérive addictive des modes de production, de commercialisation et de consommation du même ordre que celles observées dans les dépendances individuelles, provoquant dans la société des symptômes diffus de craving, désir intense, de manque, de perte de contrôle, de sevrage, de tolérance ainsi que la persistance de pratiques problématiques, malgré leurs conséquences négatives.

L'idée centrale est que, de même que les drogues, le renouvellement constant des offres économiques inhérentes au développement du capitalisme

agit de façon insistante et répétitive sur les circuits neurologiques du plaisir et de la récompense afin d'accroître les désirs existants et d'en susciter de nouveau, ce qui n'existait pas dans les sociétés anciennes. On peut comparer par exemple les habitudes du travail d'aujourd'hui avec celles de la chevalerie médiévale, celles du travail des paysans..., je crois que ça ne marche pas de la même façon, ce n'est pas le même genre de pression ; on n'observe pas le même renouvellement constant des offres pratiques de la vie quotidiennes.

Cette hypothèse rejoint une critique très classique des années 60 sur la « société de consommation », qui compare les produits marchands à des drogues entraînant des dépendances à la voiture, la télévision, aux divertissements, aux articles de mode, aux nouveaux produits alimentaires, etc. Mais la société de consommation n'est que la face immergée de l'iceberg : la tendance addictive du capitalisme concerne aussi les formes de gestion de l'économie : production, personnel, commercialisation, marketing..., avec une insatiabilité dans la poursuite des objectifs, un dépassement des limites en matière notamment d'incivilités dans les relations hiérarchiques, d'intrusion dans l'intimité, de transgression parfois du cadre légal, et une éventuelle perte de contrôle semblable à ce qui peut être observé dans l'usage de drogues.

Les premiers concernés sont bien sûr les dirigeants et les concepteurs de l'organisation économique qui contribuent au progrès social et technologique, mais aussi très directement aux processus addictif de la société. Mais ce sont aussi tout ceux dont les récompenses de base dans le travail et la carrière sont liés à ces systèmes d'emprise et qui doivent se plier à la pression addictive ambiante sous peine d'être privés de ces récompenses.

Le fait est que les dirigeants économiques paient parfois eux-mêmes le prix de leurs emballements technocratiques en termes de conséquences personnelles d'une addiction à l'argent, aux jeux, aux médicaments, aux drogues illicites, à l'alcool, au sexe, au pouvoir... Je ne citerai personne mais il y a beaucoup d'exemples dans l'actualité qui pourraient illustrer cela.

On peut aussi penser au workaholisme, que j'ai également étudié dans mes enquêtes, qui est une dépendance au travail avec des conséquences sérieuses sur la vie familiale et personnelle. Les problèmes induits sur les enfants et les adolescents sont très souvent montrés au cinéma – par exemple il y a tout un registre de films californiens sur le sujet. Une particularité intéressante du workaholisme est d'être une forme d'externalisation sur des tiers des conséquences négatives d'une addiction. Mais les externalités négatives de certains emballages addictifs peuvent aussi prendre d'autres formes : par exemple l'augmentation des impôts pour sauver les banques suite à des crises spéculatives, ou les problèmes de santé publique suite à des emballages productifs comme les pesticides, les gaz de schiste, etc.

Dans « *Le capitalisme addictif* », j'ai tenté une exploration de ces processus dans différents secteurs de la société au travers des lunettes du cinéma contemporain : consommation, argent, travail, surveillance, usage des ressources naturelles... J'ai aussi inclus la religion car c'est une source d'addiction alternative pour ceux qui rejettent le « système ».

Je citerai deux exemples typiques des phénomènes que j'ai en vue sous l'hypothèse du capitalisme addictif :

- 1) L'utilisation intensive d'hydrocarbures et de pesticides qui se poursuit malgré les conséquences qui sont notoirement nocives pour l'environnement et pour la santé. La perte de contrôle au plan collectif est analogue à celle d'individus accros qui, au vu des dégâts occasionnés par leur consommation, se promettent avec force : « *demain j'arrête* », mais se montrent incapables de mettre en œuvre leurs bonnes intentions.
- 2) Un autre exemple est la crise des opioïdes de synthèse, avec des phénomènes d'addiction assez massive dans les classes aisées et non plus seulement dans les classes populaires, comme c'était le cas avec le crack et l'héroïne : des centaines de milliers de décès par surdose ont été comptabilisés aux

USA. Or, cette crise est le résultat d'un lobbying intensif mené par les sociétés pharmaceutiques pour étendre le marché de l'oxycontin et autres antidouleurs. Ici les addictions individuelles sont directement provoquées par un le lobbying et le marketing des firmes pharmaceutiques. En soi le lobbying n'est pas une addiction mais il fonctionne sur des mécanismes assez proches, comme on le voit par exemple dans le film intitulé *Thank You For smoking*. On y retrouve en effet les caractères d'une addiction individuelle : investissement intense et unilatéral sur le produit à vendre, insatiabilité dans la recherche des résultats, dépassement des limites, élévation du seuil de tolérance et omnibulation sur l'activité, indépendamment de ses conséquences.

3. Comment le capitalisme est devenu addictif

Je vais maintenant essayer d'expliquer comment le capitalisme est devenu addictif, si vous acceptez cette hypothèse.

Classiquement le capitalisme se définit suivant une logique d'accumulation illimitée d'argent et de richesse. C'est ainsi que Benjamin Franklin, père fondateur du capitalisme américain, l'envisageait. Max Weber citait Franklin pour expliquer comment la recherche de l'argent pour l'argent est devenue une fin en soi dans le développement capitaliste. Pour les entrepreneurs calvinistes qu'il étudiait, l'activité efficiente qui consiste à gagner de l'argent, beaucoup d'argent, n'était pas une occasion de jouissance mais une possibilité, voire un signe d'élection divine. On pensait qu'en réalisant son activité de la façon la plus efficace possible, on rendait plausible le scénario dans lequel on allait être choisi pour obtenir le salut. Ce n'était pas une preuve, mais une espérance. C'est en tout cas ainsi que Max Weber expliquait le lien de l'éthique protestante avec le capitalisme.

Cette idée de gagner coûte que coûte le plus d'argent possible, on la retrouve aussi chez les entrepreneurs anglais décrits par Engels dans son livre sur la classe ouvrière de Manchester (*La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, 1845). Engels lui-même était d'ailleurs le fils de l'un de ces entrepreneurs calvinistes très puritains étudiés par Max Weber. Une autre distinction classique qu'il faut avoir en tête est celle que fait Aristote entre la chrématistique naturelle, qui vise à satisfaire les besoins de la communauté, et la chrématistique commerciale, qui vise à l'accumulation illimitée de richesse et d'argent – qu'Aristote n'aimait pas du tout...

Il existe enfin une potentialité addictive bien établie de la course à l'argent et au profit. Le jeu de casino (gambling) est la seule dépendance « sans substance » officiellement reconnue par l'American Psychiatric Association. De fait, la combinaison de la perte et du gain à un énorme pouvoir de motivation et d'attachement à une pratique. On peut en dire autant pour la course au pouvoir et au succès.

Ce que le capitalisme de ces quarante dernières années a apporté de plus par rapport à cet arrière-plan, ce sont à mon avis trois éléments :

1) D'abord la désinhibition de la relation au plaisir des dirigeants économique qui n'a plus rien à voir avec l'ascèse du puritanisme calviniste. Il existe une littérature immense sur la course au luxe, le triomphe de la cupidité, que je cite dans mon livre, ainsi que beaucoup de films et de séries qui décrivent la décomplexion morale et la corruption des classes riches et des dirigeants politiques et économiques. Cela ne veut pas dire que la corruption est le cas général de la vie économique, mais le fait est qu'elle peut être facilitée par les désinhibitions morales en matière d'accumulation et de jouissance illimitée de la richesse, quelles qu'en soient les conséquences. On est très loin ici des préceptes égalitaires de Rousseau ou de Tocqueville. J'ai essayé de montrer que c'était là un effet secondaire paradoxal de la libéralisation des mœurs des

années 60. Paradoxal parce que les mouvements des années 60 n'ont jamais eu pour objectif de réduire les inhibitions morales des dirigeants économiques, au contraire ils étaient très anticapitalistes. Mais de fait ce sont probablement les groupes sociaux qui avaient le plus de moyens qui ont le plus profité de cette déshinhibition morale. Un exemple très significatif est l'intensification des pratiques d'évasion fiscale ou de fraude proprement dite, dont témoigne en particulier une affaire qui a éclaté en Allemagne et dans d'autres pays européens, et dont la presse a rendu compte en détail au mois de novembre 2018. Il s'agit d'une méthode d'optimisation fiscale appelée « arbitrage de dividendes » qui consiste à vendre des actions juste avant la date d'imposition pour les racheter juste après avec un bénéfice substantiel. L'arbitrage de dividendes est toléré par les États européens car il rendrait attrayantes les places financières nationales, même s'il y a une perte de rentrées fiscales. Mais le Cum-ex (c'est-à-dire avec et sans) qui consiste à obtenir plusieurs remboursements de l'administration fiscale grâce à des échanges rapides d'actions entre pays, est prohibé. C'est une fraude caractérisée qui fait actuellement l'objet de poursuites dans plusieurs pays. Y a-t-il un processus addictif ici ? Je pense que oui. Il est lié à la récompense associée au gain potentiel qui pousse à raffiner les techniques et à repousser les limites. Le journal *Le Monde* citait les propos de l'inventeur de la martingale du Cum-ex, Hanno Berger, poursuivi actuellement en Allemagne, qui prévenait ainsi ses collaborateurs : « *ceux qui seraient tentés de penser qu'il y aura moins de crèches ou d'écoles maternelles construites en Allemagne à cause de notre business n'ont rien à faire ici* ».

2) Un autre élément bien connu de cette évolution addictive du capitalisme est le tournant néoconservateur des politiques libérales. Vous savez tous que depuis les années 80 l'économie néoclassique a pris définitivement le dessus sur le keynésianisme, autour d'idées très claires : diminution des impôts, réduction de la dépense publique, dérégulation des marchés et relance de l'économie

par l'offre, et pas par la demande. Ce tournant économique est directement associé à la philosophie néoconservatrice qui a également triomphé vers la même époque. Cette philosophie considère la taxe redistributive comme une spoliation du travail. Elle a des bases philosophiques de très haut niveau dans le libéralisme de droite de Robert Nozick, qui part du principe que l'on est propriétaire de soi-même et des fruits de son travail. Il en tire la conclusion que si l'État en prend une partie pour le redistribuer, c'est du travail forcé – idée qui a connu un succès grandissant depuis une cinquantaine d'années. Cela explique en partie l'abandon progressif, y compris dans les partis sociaux-démocrates, de ce qu'on peut appeler « la part du commun », qui a fondé le consensus des États européens après la seconde guerre mondiale et qui était inscrit également dans le programme du Conseil national de la résistance en France. Lequel n'était pas du tout hostile à l'économie de marché ni au capitalisme mais entendait protéger les biens communs : l'éducation, la santé, la culture, l'aménagement du territoire contre le pouvoir de ce qu'il appelait « les féodalités économiques et financières ». Les conséquences de ce tournant sont également bien connues : libéralisation des marchés financiers, possibilité de titriser tout et n'importe quoi grâce à la virtualisation des échanges à l'aide d'outils mathématiques, etc. Le gambling, c'est-à-dire la logique du pari, qui est maintenant au cœur du système financier international, favorise une financiarisation de l'économie dont les conséquences sociales sont largement dénoncées. On gagne plus d'argent avec la spéculation qu'avec l'augmentation des quantités produites. L'exemple princeps est celui de la crise des subprimes de 2008, qui est due notamment aux spéculations sur des « couvertures de défaillance », c'est-à-dire des assurances, en cas d'insolvabilité du payeur, pour des emprunts hypothécaires sur lesquels on peut s'assurer sans même les posséder. Les rouages de cet enrichissement spéculatif ont été montrés dans toute une série de films, documentaires (*Inside Job*) ou de fictions comme *The Big*

Short (2015), ou encore le film français *L'Outsider* (2016) sur les aventures de Jérôme Kerviel, trader à la Société Générale, qui met en scène une véritable addiction à la spéculation.

Extrait : « Margin Call » de Jeffrey Mc Donald Chandor (2011)

La scène de cet extrait se déroule dans une banque d'affaires new-yorkaise. Le personnel est rentré chez lui après une journée très intense car la moitié de la salle de vente a été licenciée. Un petit génie informatique découvre alors qu'il y a un lézard dans le modèle et que si on ne fait rien et que la valeur des actifs baisse un tout petit peu, la banque sera ruinée. Il prévient sa hiérarchie. L'info va remonter jusqu'au PDG qui organise une réunion de crise dans la nuit. Le PDG est déposé sur le toit du building par un hélicoptère, à l'image des dieux qui descendent de l'Olympe. Un des intérêts du film est de montrer le contexte de vie de ces jeunes traders, ce à quoi ils dépensent leur argent, ce qu'ils consomment comme drogues légales et illégales, sexe tarifé, etc. Ce qui sera finalement décidé par le PDG, c'est de vendre immédiatement tous les actifs toxiques sans prévenir les acheteurs, ce qui va permettre de gagner beaucoup d'argent mais qui aura pour conséquence de ruiner les clients habituels de la banque.

Le film *Inside Job* montre des extraits de la commission parlementaire qui a interrogé des acteurs réels de cette crise des subprimes. On y voit par exemple un parlementaire demander à un responsable financier : « Ça ne vous gênait pas de mettre en vente des actifs dont vous saviez qu'ils étaient "de la merde" ? Est-ce que ce n'était pas un conflit d'intérêt ? », ce à quoi l'intéressé répond que non.

- 3) Le troisième élément de cette évolution, c'est l'extension du processus de rationalisation des activités économiques et sociales à l'aide d'outils numériques. Ceux-ci permettent une accélération des transactions financières par le biais d'échanges virtuels très rapides, l'optimisation extrême de la production de biens et de services

grâce au suivi numérique des performances, la généralisation de la concurrence entre les employés et les départements d'entreprise avec les mêmes outils, l'élimination systématique des sources de déficit, l'élargissement des objets commercialisables : services, avantages, etc., y compris les places dans les files d'attente – comme le raconte le livre du philosophe Michael Sandel (*Ce que l'argent ne saurait acheter*, 2012) à propos des spectacles publics gratuits à New York. Ceux qui ont beaucoup d'argent paient des gens pour faire la queue à leur place. Michael Sandel juge cela abusif. Un autre exemple est l'individualisation des cibles de marketing grâce aux cookies déposés sur les ordinateurs qui permettent d'enregistrer toutes les activités électroniques d'un individu à des fins de marketing ou de surveillance. Cette utilisation compulsive des technologies d'enregistrement a aussi pour effet d'inscrire au cœur du désir du sujet ce que l'entreprise capitaliste sait lui offrir de manière méthodique et concertée : des perspectives de carrière, de gains et de succès, des systèmes populaires de goût et de préférence, des réseaux de partenaires ou d'amis sur Internet, des systèmes de sécurité, des moyens d'évaluer et de classer tout ce qui peut être vendu et acheté, y compris les rencontres amoureuses, etc. Ce que Max Weber avait appelé la rationalisation méthodique de la conduite de la vie qui ne concernait selon lui que les entrepreneurs, tend ainsi à devenir une méthode d'hyper-rationalisation de la conduite de la vie *des autres* : c'est-à-dire n'importe quel membre de la société, grâce à la digitalisation de leur vie quotidienne. D'anciens employés ingénieurs du GAFAM se sont du reste réunis en association pour critiquer et dénoncer les techniques de création de l'état de besoins et de dépendance. Des associations américaines comme le Center For Human Technology dénoncent les stratégies addictogènes de ces groupes et militent pour des changements de design des objets et des protections légales contre les pressions addictives des outils high-tech. Les systèmes numérisés d'enregistrement, de contrôle, de suivi, de tarification, de classement, d'évaluation utilisent des

programmes d'intelligence artificielle moulinant de grandes quantités de données (les « big data ») qui relèvent eux-mêmes d'une sorte d'addiction institutionnelle. Celle-ci, bien sûr, n'est pas le fait des robots qui exécutent les tâches, mais des tendances addictives de leurs concepteurs qui passent le plus clair de leur temps à imaginer des instruments d'emprise sur leurs utilisateurs. Je voudrais illustrer ce point avec le système de crédit social en Chine qui vise à gérer les récompenses et les punitions sociales des citoyens, comme par exemple l'accès à certaines universités, à certains services, certains vols ou appartements en fonction de leur loyauté présumée. Il s'agit pour le pouvoir chinois de promouvoir une nouvelle « culture de la sincérité », officiellement pour diminuer la corruption, à partir de l'observation et la surveillance des comportements individuels dans les différents contextes de vie sociale, avec apparemment un certain accord des citoyens, suivant les enquêtes. Ce système utilise des big data traités par des programmes d'IA incluant des enregistrements électroniques et vidéo – la Chine étant aujourd'hui le premier investisseur mondial dans les technologies de reconnaissance faciale. On peut ainsi coupler les enregistrements nominatifs avec des données vidéo, ce qui permet de raffiner l'évaluation et la notation de chaque individu. Vous connaissez sans doute une série qui s'appelle *Black Mirror*, dont le premier épisode de la troisième saison (*Nosedive*) présente un système qui ressemble beaucoup au système chinois, sauf qu'il fonctionne sur un modèle peer-to-peer d'évaluation auquel chacun participe en faisant des notations d'autrui sur son smartphone dans toutes les situations de la vie sociale, tandis que dans le système chinois c'est le parti communiste qui établit les critères.

Extrait : Série "Black Mirror" S3 E1 (Nosedive)

Cet extrait montre la dégringolade dans le classement d'une jeune femme qui voulait prendre un vol pour assister au mariage d'une amie mieux classée, suite à des retards et maladroites qui provoquent des notations négatives chez les gens qu'elle rencontre.

On peut supposer une sorte d'obnubilation addictive chez les designers de ces dispositifs, qui doivent sans cesse imaginer les nouveaux domaines qui vont être soumis à observation et notation. Mais le dispositif est aussi un dispositif de méta-addiction qui pousse ses citoyens à désirer ardemment les récompenses promises par le système, lesquelles sont socialement vitales.

Ces dispositifs n'existent d'ailleurs pas seulement en Chine, mais ils sont aujourd'hui en plein développement aux États-Unis et en Europe avec l'utilisation croissante d'algorithmes de big data dans la publicité ciblée, la police prédictive, les prêts bancaires, les assurances... et bien d'autres domaines encore.

Conclusion.

Je vais pour conclure proposer quelques éclaircissements sur le sens de l'addiction ou de la dépendance sévère.

Je pense qu'il y a trois sens de l'addiction : un sens étymologique et symbolique qui signifie condamnation et prison pour dette. Un sens clinique qui considère l'addiction comme une maladie dont les symptômes sont l'état de manque, le désir intense, l'usage compulsif, la perte de contrôle, l'intolérance, l'obnubilisation, la souffrance en cas de sevrage et la poursuite de l'activité problématique malgré ses conséquences négatives. Enfin, il y a un sens neuro-biologique qui fait référence aux changements pathologiques dans les arrangements neurochimiques du cerveau. D'après l'Institut national de lutte contre l'abus des drogues à Washington, l'addiction est définie comme « une maladie du cerveau » qui concerne « des changements fonctionnels dans les circuits cérébraux impliqués dans la récompense, le stress et la maîtrise de soi ».

Si on applique le terme d'addiction à des comportements collectifs, on voit clairement que l'addiction peut être comprise dans le premier sens symbolique, éventuellement dans le second sens clinique, mais pas dans le troisième sens neurologique, tout simplement parce qu'il n'y a pas

de cerveau collectif!

C'est pour cela que dans le livre je n'ai pas parlé d'addiction collective mais de processus addictif collectif correspondant à ce que Durkheim appelait des « courants sociaux », qui donnent lieu à des dépendances individuelles multiples. Une autre façon de présenter les choses est de dire, comme Bourdieu, que les habitus addictifs sont individuels mais qu'il existe des classes d'habitus addictifs résultant de promesses collectives de récompenses, renforcées par des contextes sociaux mimétiques : par exemple des contextes de fête pour les alcools et les hallucinogènes, le travail obnubilant pour les stimulants légaux ou illégaux, les échéances de valeur monétaire pour l'addiction à l'argent, les contextes sociaux déviants pour le crack ou l'héroïne, la publicité envahissante pour la nourriture ou le sexe, les contextes hyper-consuméristes pour les achats compulsifs, les contextes thérapeutiques pour les antidouleurs et les benzodiazépines...

Ceci étant, le fait d'être confronté à un contexte addictif ne suffit pas à rendre un individu addict ou sévèrement dépendant. C'est toujours une minorité des usagers qui devient vraiment addict ou toxicomane au sens fort d'une souffrance personnelle qui va l'obliger à aller voir un psychiatre ou aller dans une réunion d'auto-support, parce que simplement il ne s'en sort pas.

D'autre part, il est important de noter qu'il existe une échelle progressive entre des états de dépendance forte et douloureuse qu'on peut appeler des addictions, et puis des habitudes de vie sans conséquences fâcheuses ou qui impliquent au contraire des dépendances heureuses. Sans ces dépendances-là, qui ne font de mal à personne et même pas à soi-même, par exemple faire de la recherche, du sport, des fêtes, etc., la vie n'aurait pas de sel, pas d'intérêt.

Les addictions individuelles, lorsqu'elles existent, expriment une tendance anthropologique beaucoup plus générale à rechercher des récompenses et c'est pour cela que je pense que l'addiction est un analyseur de la société, car c'est en fait un comportement enraciné dans

des dispositifs neurocognitifs ancestraux.

En psychologie évolutionnaire, il y a eu pas mal de travaux là-dessus dont je rends compte dans le livre sur la dépendance amoureuse. Selon la psychologie évolutionnaire, ces dispositifs auraient été acquis en relation avec l'attachement parental, l'attraction sexuelle et les liens sociaux. Ils sont donc intégrés dans les systèmes neurologiques de tout être humain. Ce que l'on dit dans ces travaux à propos de la dépendance aux drogues, c'est que celle-ci « pirate » - c'est le mot qui est utilisé - des dispositifs de recherche de récompense qui ont été développés dans l'environnement ancestral à des fins de renforcement de l'attachement parental, de l'attraction sexuelle et des liens sociaux.

On pourrait en dire autant des pratiques économiques et de leurs dérives addictives possibles. Le risque de devenir addict est un phénomène naturel en économie comme dans la consommation des drogues. C'est la façon dont nous sommes faits qui, dans certaines circonstances, fait que l'on peut devenir comme ça.

Je souligne ce point, car mon analyse ne se situe pas du tout dans le cadre du matérialisme historique ou d'une dénonciation morale du capitalisme. Un processus addictif individuel aussi bien que collectif est une pathologie avant d'être un vice moral. Le capitalisme est une forme de vie avant d'être un système de domination ou d'exploitation – ce qu'il est aussi!

C'est une forme de vie dont nous sommes tous les contributeurs. Et c'est le constat de cet état de fait qui nous oblige collectivement à chercher des solutions.

D'autre part, l'analyse que je propose ne vise pas à justifier ou excuser les addictions individuelles, mais elle fait malgré tout ressortir le caractère injuste et je dirais presque insolite de la pénalisation des drogues des drogués. C'est à la fois insolite et injuste, dans le contexte d'une société de récompense qui offre toujours plus d'occasions de s'emballer sur des objets de satisfaction et de plaisir.

Cela permet aussi de mieux comprendre les contextes d'apparition des addictions et d'élargir le cadre des politiques de lutte contre les addictions, dans un souci plus général de rétablissement de la société.

On pourrait envisager une sorte de « recovery » collective en s'inspirant des méthodes de sortie d'une addiction individuelle. Chez les Narcotiques Anonymes, on parle de « recovery » parce que, dans leur conception, on ne peut pas guérir d'une addiction, mais seulement se rétablir. Quand on a été addict on l'est pour toute la vie, même si on ne consomme plus. Pour se rétablir il faut commencer par « surrender » capituler devant son désir : reconnaître qu'on en est partie prenante.

Cela peut s'appliquer à notre participation à une économie addictive et destructrice de l'environnement, par le seul fait de prendre l'avion, d'utiliser des automobiles, etc.

Dans cette vision des choses, il ne faut pas trop compter sur des révolutions radicales en vue de l'apparition d'un homme nouveau, comme le promettait Karl Marx. Il faut compter plutôt sur la communauté pour s'en sortir. C'est aussi pour cela que le modèle des réunions d'auto-support m'intéresse, car ce serait là aussi une façon de réintroduire une part de commun dans la vie sociale.

Comment appliquer cette démarche aux affaires publiques ? Ce sont les questions qui m'intéressent actuellement et dont je voudrais juste dire deux mots : on peut très bien envisager des systèmes juridiques de limitation des appétits par la réglementation, cela existe pour les drogues, cela pourrait exister aussi pour les emballements économiques. Je pense que même si on autorisait toutes les drogues, ce qui est ma position, il faudrait les réglementer. On peut faire le même raisonnement sur les questions collectives, comme par exemple la régulation de la spéculation financière ou de l'optimisation fiscale. On peut aussi envisager un encouragement public des nouvelles formes de production, de consommation et de tout ce qui peut contribuer à la transition écologique. Il existe un immense consensus social là-dessus aujourd'hui. On est aussi d'accord là-dessus que l'est une famille dépassée par l'addiction d'un de ses membres et qui ressent un sentiment d'impuissance. Toute la difficulté est de trouver les chemins collectifs pour s'en sortir. (Voir mon livre *Éloge des communs*, qui paraît aux PUF en mars 2020).

R.A.T.

 UCLouvain

 laap
laboratoire
d'anthropologie
prospective

 Francophones
Bruxelles

 fnrs
LA LIBERTÉ DE CHERCHER